

Mistler (Anne) (dir.), Cathédrale Notre-Dame de Strasbourg, 100 ans de travaux

I. D. l'Édition, 2015, 188 p.

Jean-Paul Lingelser



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2498>

DOI : [10.4000/alsace.2498](https://doi.org/10.4000/alsace.2498)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 470-477

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Paul Lingelser, « Mistler (Anne) (dir.), Cathédrale Notre-Dame de Strasbourg, 100 ans de travaux », *Revue d'Alsace* [En ligne], 142 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2498> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2498>

Tous droits réservés

modélisations expliquent, de façon très pédagogique, le rôle des arcs-boutants, restituent le projet non réalisé de flèche d'Ulrich d'Ensing, ou montrent le principe d'embranchement des huit escaliers qui montent au sommet. La riche illustration se compose, outre ces images de synthèse, des magnifiques dessins d'architecture du Moyen Âge – aujourd'hui rendus visibles au public grâce au concours de la Société des Amis de la Cathédrale –, des photographies en noir et blanc tirées du fonds documentaire de l'Œuvre Notre-Dame, de celles, en couleur, de l'excellent Frantisek Zvardon, ainsi que des documents d'archives. Abondamment illustré, l'ouvrage n'en repose pas moins sur une bibliographie bien construite et l'exploitation des archives médiévales de la Fondation, conservées aux Archives de Strasbourg. Dans les parties 2, 3 et 4, Marie-José Nohlen, revient d'abord sur l'histoire de l'Œuvre Notre-Dame au Moyen Âge, sa création, son développement, son personnel et son budget. Elle traite ensuite du thème des bâtisseurs du Moyen Âge, avec des développements sur les différents corps de métiers (architectes, « parliers », carriers, tailleurs de pierre, charpentiers, couvreurs, verriers, etc.). Elle étudie enfin la question des matériaux et des techniques : le dessin des plans, l'extraction et le transport du grès, les outils et les gestes des tailleurs de pierre – qui restent aujourd'hui les mêmes qu'au Moyen Âge –, les techniques d'assemblage ou les marques lapidaires, mais aussi les autres matériaux comme le bois, le métal et le verre. La cinquième et dernière partie évoque la Fondation aujourd'hui, son statut, son patrimoine, son fonds documentaire, son atelier, son ouverture aux nouvelles technologies... et une de ses missions fondamentales : la transmission d'un savoir-faire qui remonte à sa création avant 1224 et continue de s'enrichir. Une des dernières images de ce beau livre immortalise l'ensemble du personnel de la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame, réuni autour du maire de Strasbourg, administrateur de cette institution unique en France, au pied de la cathédrale qu'elle continue à entretenir, à conserver et à restaurer avec l'État propriétaire. On ne peut que conseiller la lecture de cet ouvrage accessible à tous au moment où l'Œuvre sollicite son inscription au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. Vers mille ans de chantiers supplémentaires ?

Nicolas Lefort

MISTLER (Anne) (dir.), *Cathédrale Notre-Dame de Strasbourg, 100 ans de travaux*, I. D. l'Édition, 2015, 188 p.

Le titre donne tout le sens à l'ouvrage. La Direction régionale des Affaires culturelles d'Alsace, placée sous l'autorité du préfet de la Région Alsace, préfet du Bas-Rhin, vient en effet de faire paraître un ouvrage très documenté et judicieux sur un siècle de travaux engagés par l'État, propriétaire de la cathédrale. Édifice majeur s'il en est, la cathédrale Notre-Dame a été classée au titre des Monuments historiques en 1862 et

inscrite, avec la grande île, sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité en 1988 par l'UNESCO.

Les spécificités strasbourgeoises, replacées dans leur contexte historique, font l'objet d'une analyse très brève. Alors que la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame a joué un rôle considérable dans l'édification et l'entretien de la cathédrale depuis le Moyen Âge, l'État, au nom de ses pouvoirs régaliens, a mis fin à la maîtrise d'œuvre de l'architecte en chef de l'Œuvre Notre-Dame en 1999 et donc à la dualité des intervenants qui n'avait que trop duré depuis 1918, selon le point de vue du ministère. Désormais, l'architecte en chef des Monuments historiques dispose de pouvoirs très étendus sur les travaux de restauration pour l'ensemble de l'édifice, tout en s'appuyant sur les compétences et l'expertise technique de la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame qui restent incontestables.

On notera au passage que rien n'est dit sur l'apport scientifique et culturel quant à la nécessité de recourir à un Comité scientifique, comme le Ministère des Affaires Culturelles l'avait appelé de ses vœux dans le passé, en 1995, puis en 2008. Il est ainsi des silences qui parlent. C'est bien ce qui transparaît au fil des articles, comme nous le verrons plus loin.

Le livre comprend précisément six volets successifs. Un premier grand chapitre traite de l'archéologie, abordée par Bernadette Schnitzler, conservateur du Musée archéologique de Strasbourg. À juste titre, l'auteur présente les découvertes faites depuis l'époque moderne sous Daniel Specklin, Jean Georges Heckler, en passant par Ludwig Arntz et Johann Knauth, jusqu'à la période récente avec Jean-Jacques Hatt, François Petry et Erwin Kern. La plume élégante, sobre et rigoureuse de Bernadette Schnitzler livre une belle synthèse de toutes les découvertes révélées par les fouilles archéologiques jusqu'en 1983.

À son tour, Marie-Dominique Waton, ingénieur d'études à la Direction régionale des Affaires culturelles (DRAC), présente le contexte urbain autour de la cathédrale englobant la place du Château, la rue Mercière, la rue des Hallebardes, etc. Elle met fort justement, elle aussi, l'accent sur l'occupation antique aux II^e-IV^e siècles, jusqu'aux vestiges de l'époque médiévale identifiés par Maxime Werlé et d'autres chercheurs.

C'est enfin au tour de Gertrud Kuhnle, ingénieur chargée de recherches, de procéder à un réexamen du sous-sol de la chapelle Saint-Laurent. Elle livre des informations inédites sur les fondations de la cathédrale ottonienne. Elle révèle surtout, pour la première fois, l'existence d'un bassin dont il ne reste qu'un vestige. Il s'agirait d'une piscine baptismale de l'époque paléochrétienne remontant à l'Antiquité tardive (IV^e-V^e siècle). Serait ainsi attesté un premier lieu de culte chrétien à Strasbourg, sous la

cathédrale. Cette découverte prouverait l'existence d'un édifice primitif inconnu sous l'actuelle cathédrale, alors que de nombreuses hypothèses avaient été échafaudées sur sa localisation dans le passé.

Dans une 2^e partie, consacrée aux restaurations intervenues dans le passé, différents auteurs présentent les jalons qui ont marqué les grands chantiers du siècle dernier.

C'est tout d'abord Sabine Bengel, historienne de l'art et documentaliste à la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame qui développe fort judicieusement le rôle éminent de Johann Knauth sauvant la cathédrale d'un désastre qui eût été fatal. Cet architecte en chef, qui fut aussi Conservateur régional des Monuments historiques d'Alsace, avait engagé un travail titanesque en reprenant en sous-œuvre les fondations de la tour nord. L'article s'achève sur le destin tragique de Knauth. Rappelons que ce dernier a été honoré par la Ville de Strasbourg en juin 2015. Un médaillon avec son effigie a été placé sur une façade du XIX^e siècle, face à la cathédrale, signe d'apaisement et de réconciliation entre Strasbourg et Offenbourg, où Knauth fut inhumé en 1924. Pour terminer, soulignons que l'article est bien documenté et appuyé par de nombreuses références.

C'est ensuite Keyne Richard, ingénieur à la DRAC, qui aborde le rôle joué par Bertrand Monnet, qui n'était pas, comme il est précisé dans le titre (p. 60), architecte en chef de la cathédrale, mais bien architecte en chef des Monuments historiques. Son rôle en Alsace a été très important. L'auteur passe très vite sur le projet de la mitre gothique prônée par Bertrand Monnet (p. 62), mais abandonnée vingt ans plus tard au profit de la restauration de la tour Klotz, que Monnet dénigra en la qualifiant de « *solution de paresse* » (p. 63).

Dans le prolongement de l'article précédent, la parole est donnée à Jean Richard Haeusser, dernier architecte en chef de la Fondation de l'Œuvre Notre-Dame. Il présente les travaux engagés depuis son entrée en fonction en 1968, jusqu'à son départ en 1999. Il expose les multiples travaux qu'il a conduits et développe assez longuement, par des documents personnels, la restauration de la tour Klotz qui restera certainement son chantier le plus marquant.

Eric Fischer, chef de service de l'Œuvre Notre-Dame, donne un aperçu très concis sur la Fondation de l'OND, sur son histoire contemporaine et aborde son statut juridique. Avec beaucoup de clarté et quelques clichés d'époque bien choisis, il présente son champ d'activité et le registre des compétences placées sous son autorité.

Un troisième volet développe différents aspects concernant la prise en compte du gothique au cours du XX^e siècle. Barbara Gatineau, attachée à la conservation du Musée de l'OND, met l'accent sur une approche muséale de la cathédrale, un concept qui a été longtemps en gestation jusqu'à la création en 1931 par Hans Haug d'un musée municipal et son aboutissement avec le Musée de l'OND en 1939. Ce dernier regroupe des pièces originales parmi les plus remarquables de l'édifice. L'article est illustré par de beaux clichés d'époque et fournit un aperçu très complet.

C'est dans cet esprit que des copies ont été mises en place sur la cathédrale à la place des originaux, entre 1885 et 1920, une période que Louis-Napoléon Panel, conservateur du patrimoine à la DRAC Alsace qualifie d'« *âge d'or de la copie* », avec l'apparition de cette nouvelle culture de conservation initiée par la Fondation de l'OND.

De son côté, Nicolas Lefort, docteur en histoire, traite du destin exceptionnel des vitraux à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, leur dépose et leur mise en sécurité en Dordogne. C'est un chapitre passionnant. Il présente aussi la mise en place des mesures de protection prises pour de nombreuses parties de l'édifice. Il expose avec sobriété le périple des verrières de la cathédrale jusqu'à leur retour de Heilbronn en septembre 1945 et leur remise solennelle, le 4 novembre 1945, devant le général américain Keyes. C'est une belle synthèse que Nicolas Lefort nous donne.

À son tour, Pierre-Olivier Benech, conservateur-stagiaire du patrimoine, présente les travaux de restauration des verrières du bas-côté sud de la cathédrale réalisés par deux entreprises : l'Atelier Parot à Aiserau et le Vitrail Vinum à Troyes entre 2009 et 2012. Ils ont été « *financés conjointement par l'État, l'Évêché et la Ville de Strasbourg. Une opération inédite de mécénat culturel a permis d'apporter un complément d'1,5 million d'euros, pour un coût total de 2,2 millions d'euros* », comme le note l'auteur dans un raccourci plutôt bref. On observera au passage que l'État a porté, à la base de la 2^e verrière représentant la Vie du Christ, sur la bordure inférieure de quatre lancettes, l'inscription suivante du propriétaire : « LA RESTAURATION | DES VERRIERES DU B | AS COTE SUD A ETE | ACHEVEE EN MMXI ». De son côté, la DRAC avait toujours refusé que le mécénat soit mentionné sur une plaque pérenne à la cathédrale. Concernant les nouvelles mesures de protection retenues avec la mise en place de verrières de doublage à 4 cm des verrières anciennes, rien n'est dit par l'auteur alors que cette technique avait été préconisée par des spécialistes comme Ivo Rauch de Coblenz et Rüdiger Becksmann de Fribourg-en-Brigau en 2003, préconisations qui avaient fait l'objet de deux publications en 2004. Aucune source bibliographique n'est cependant donnée.

Une nouvelle rubrique aborde quelques éléments mobiliers. C'est ainsi que Christian Lutz, organologue, présente l'histoire plus que mouvementée du grand orgue de la cathédrale, avec toutes les transformations qui ont altéré l'orgue Silbermann. Disons-le, c'est un article rigoureux, parfaitement documenté par des notes en bas de page, et étayé par une approche critique judicieuse. Il permet de suivre les vicissitudes des travaux engagés par Roethinger, pour un orgue dont l'harmonie a été réalisée par Ernest Muhleisen. Cette reconstitution a été achevée en 1935. L'auteur mentionne les dégâts collatéraux de la dernière guerre après le bombardement du 11 août 1944. Une nouvelle reconstruction de l'orgue fut nécessaire et sera confiée à Alfred Kern en 1979, en orientant l'instrument vers un répertoire romantique et symphonique, sous la maîtrise d'œuvre de Marc Schaefer. Le grand orgue sera réceptionné en 1981 avec la participation de deux organistes, Claude Schnitzler et Maurice Moerlen. Enfin, Christian Lutz relate une dernière intervention réalisée en 2015 par Richard Dott, facteur d'orgues à Sélestat et précise que la dorure à la feuille a été financée par la Société des Amis de la Cathédrale de Strasbourg. Pour finir, Christian Lutz confirme la datation du grand buffet d'orgue grâce à une analyse dendrochronologique corroborant l'année 1491.

Les Tapisseries de la Vie de la Vierge font l'objet d'une étude par Gilbert Poinot, conservateur en chef du patrimoine qui relate non seulement leur histoire, connue à la suite des recherches de Jules Guiffrey parues en 1902, mais aussi les travaux de restauration très récents. Une importante bibliographie complète l'étude.

C'est à nouveau Louis-Napoléon Panel, conservateur du patrimoine à la DRAC Alsace, qui livre une notice relativement sommaire sur le patrimoine campanaire, sans fournir de source bibliographique.

Un cinquième grand chapitre se propose de traiter quelques unes des grandes créations artistiques sans pour autant suivre un ordre chronologique.

C'est tout d'abord le réaménagement liturgique du chœur de la cathédrale qui est décrit par le chanoine Bernard Xibaut, chancelier de l'archevêché. Cette transformation du chœur a été entreprise par M^{gr} Doré, archevêque de Strasbourg, en 2004 sous la maîtrise d'ouvrage de l'architecte Jean-Marie Duthilleul, grand spécialiste des gares modernes (dont la gare de Strasbourg qu'il a recouverte d'une bulle de verre). Ce projet avait été examiné par la Commission Supérieure des Monuments historiques le 7 juin 2004 et avait, en son sein, suscité un vif débat. Deux accès latéraux à la crypte avaient été envisagés et n'ont pas été approuvés. Il est vrai, comme le souligne Bernard Xibaut, que les deux escaliers actuels menant à la crypte, avec leur grille métallique, viennent rompre l'harmonie visuelle

que le grand emmarchement devait susciter. L'article, bien documenté par des sources, fait le point sur le financement des travaux, les réactions publiques et l'inauguration en espérant que les réserves qui se sont exprimées finiront par s'estomper devant la nouvelle esthétique visuelle.

Christian Lutz, organologue, aborde un nouveau chapitre en livrant l'histoire de l'orgue de chœur, une œuvre du facteur d'orgues parisien Joseph Merklin livrée en 1878. Il traite à nouveau de l'évolution musicale de l'instrument que Koenig transforma en orgue néo-baroque. Il fournit enfin un bref descriptif de l'orgue de la chapelle Saint-Laurent du même facteur d'orgues, installé en 2013. C'est à nouveau un article très bien documenté.

Le vitrail du Conseil de l'Europe de Max Ingrand fait l'objet d'une brève notice de Louis-Napoléon Panel, conservateur des Monuments historiques. On ne peut que regretter l'absence de toute référence bibliographique sérieuse, comme le livret très documenté paru le jour de l'inauguration en 1956, les articles parus dans la *Revue d'Alsace*, etc., ce qui aurait évité certaines approximations quant à la lecture iconographique donnée par l'auteur. Ainsi, la fleur de lys tenue par l'enfant Jésus n'est malheureusement pas un symbole capétien mais représente la Ville de Strasbourg, ce signe figurant sur les monnaies de Strasbourg. Un sceau de 1201 rappelle la *Civitas Argentina* que l'Enfant Jésus protège.

Enfin, Bernard Goy, conseiller pour les arts plastiques à la DRAC, commente le décor vitré commandé à Véronique Ellena, une photographe réputée, choisie pour réaliser une œuvre figurée pour la chapelle Sainte-Catherine, à la place des verres blancs des deux baies du mur occidental de cette chapelle. Il s'agit de photos imprimées sur du verre. Ce projet, sans consultation des experts, a suscité de nombreuses réactions négatives comme celles d'Albert Châtelet, professeur honoraire à l'université de Strasbourg, de Victor Beyer, inspecteur général honoraire des Musées, ancien membre du *corpus vitrearum medii aevi*, et de bien d'autres. Les vitraux du XIV^e siècle auraient mérité un autre niveau d'inspiration que ce pastiche du Christ de Hans Memling du musée de Boston que Bernard Goy veut cautionner. Il reprend à son compte une longue citation de Véronique Ellena qui démontre si besoin était, une méconnaissance de l'histoire. Selon Véronique Ellena, la chapelle aurait été consacrée à Catherine de Sienne (1347-1380), qu'elle confond, dans un bel anachronisme, avec Catherine d'Alexandrie, une sainte très populaire au Moyen Âge, martyrisée vers 307 sous l'empereur Maximin Daïa, mais parfaitement légendaire (p. 158). Elle avait été vénérée par Bertold de Bucheck, évêque de Strasbourg de 1328 à 1353, au point que ce dernier consacra en 1349 à cette sainte d'Alexandrie sa chapelle funéraire, fondée en 1331. Et que dire de la centaine de visages soi-disant anonymes qui peuplent la figure du Christ de Memling? Il s'agit plutôt d'une dénaturaison

d'une œuvre artistique et non, comme le prétend ce conseiller pour les arts plastiques, d'une métaphore spirituelle où des contemporains répondraient aux personnages évangéliques (p. 160).

Le sixième et dernier grand volet fait le point sur les « projets inaboutis ». C'est, sans doute, une approche pour le moins originale. Simon Piéchaud, conservateur général du patrimoine, se penche à son tour sur la longue gestation d'une nouvelle tour de croisée, à la suite de la destruction partielle de l'œuvre de Klotz le 11 août 1944. Une couverture bitumée provisoire avait été mise en place. Simon Piéchaud se livre à une reconstitution fort intéressante des débats qui avaient alors agité tous les grands esprits. Bertrand Monnet était favorable à une nouvelle mitre. Après le départ de Monnet, la tour de croisée de Klotz revient en force grâce au soutien de la Ville de Strasbourg. Cette tour de croisée néo-romane appartient désormais à l'histoire, telle une création architecturale à retenir comme une œuvre représentative du XIX^e siècle. Elle a été aussi comprise comme une réhabilitation d'un architecte éminent dont l'œuvre ne méritait pas d'être aussi décriée. C'est la réalisation la plus spectaculaire de Klotz. L'engagement de Jean-Richard Haeusser, avec le soutien de la Ville, fera le reste.

Enfin, à son tour, Pierre-Olivier Benech, conservateur-stagiaire du patrimoine, se lance dans une étude sur les différents projets, envisagés sous l'Empire prussien, après l'annexion de l'Alsace en 1871, pour ériger une deuxième tour. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une étude inédite, car différents aspects ont déjà été publiés récemment. Mais, comme le laisse entendre l'auteur, il s'agit bien, après l'achèvement de la cathédrale de Cologne en 1880, d'une émulation nationaliste soutenue par les architectes allemands recherchant un nouveau champ d'activité. C'est bien l'expression d'un manifeste politique dont l'art se doit de porter témoignage. L'ouvrage paru en 1894, et intitulé *Strassburg und seine Bauten*, en est la parfaite illustration.

Pour conclure, le regard que pose l'État sur la cathédrale de Strasbourg, à travers un siècle de chantiers les plus divers, apporte un éclairage fort intéressant sur le fonctionnement de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Alsace, sa culture administrative, ses orientations et ses rapports avec la société civile. Le nombre d'auteurs issus de son sérail n'est pas sans rapport avec le but poursuivi par cette publication, un plaidoyer *pro domo*. Le cas le plus emblématique restera sans doute l'évolution de sa doctrine en matière de conservation, comme ce fut le cas pour la tour de croisée de Gustave Klotz. Il est intéressant d'observer que ce sujet, qui a été si sensible, a été abordé par

plusieurs auteurs, chacun cherchant à justifier son pré carré. Un auteur extérieur au sujet aurait sans doute pu développer une approche plus indépendante et originale.

Jean-Paul Lingelser

DANTES (Paul-Antoine), *Koenigshoffen. Un faubourg de Strasbourg. Deux mille ans d'histoire*, Éditions du Signe, 2015, 232 p.

Les faubourgs de Strasbourg, longtemps négligés par les historiens locaux, trouvent peu à peu leur narrateur qui s'attelle à la tâche de faire connaître leur passé et d'évoquer le patrimoine de ces composantes essentielles de Strasbourg. Paul-Antoine Dantès était tout à fait qualifié pour mener à bien cette entreprise et faire revivre les grandes étapes du passé du « plus ancien faubourg de Strasbourg, Koenigshoffen ». Militant de longue date de l'association de quartier *Koenigshoffen demain*, il s'est beaucoup investi pour la conservation de son patrimoine. Son père, lui aussi natif de ce faubourg, lui a transmis, outre sa passion pour l'histoire, une belle collection de cartes postales anciennes qui illustrent magnifiquement l'ouvrage.

Celui-ci s'articule autour de neuf grands chapitres bâtis autour de « thèmes fédérateurs inspirés par les différents sites du faubourg » et se conclut par un épilogue sous la forme d'« une plainte pour un faubourg mal aimé ». Il est complété par plusieurs annexes, dont un dossier consacré à la Villa Schweitzer à l'avenir incertain, un tableau des professions et activités tiré de l'*Adressbuch der Stadt Strassburg* de l'année 1908, enfin par une chronologie et un index qui sont les bienvenus.

Nous avons particulièrement apprécié les passages consacrés à la route des Romains, où régnait longtemps un esprit villageois avec ses nombreux bistrots et ses petits commerces, ainsi que le quartier de la Chartreuse, prieuré démoli en 1591 dans le contexte agité de la Réforme et dont il ne reste plus rien de nos jours.

Paul-André Dantès s'est passionné pour la période romaine au point d'intituler le chapitre qu'il lui consacre *Ave Caesar*. Toutefois, c'est par erreur qu'il situe la victoire décisive du César Julien sur les Alamans en 357 non loin de la colline de la Musau. Les recherches menées par Jean-Jacques Hatt dans les années 1960 ont montré qu'elle se déroula au pied de la colline d'Oberhausbergen.

Resté longtemps un gros village vivant de l'agriculture, Koenigshoffen attira tout au long du XIX^e siècle des activités brassicoles liées à la présence de terres limoneuses qui prolongent la terrasse de Schiltigheim. Environ dix brasseries fonctionnaient en 1870. Parmi celles-ci, se distinguaient les brasseries Freysz, Grüber, Prieur et Schneider. Le caractère impressionnant